

ESPAGNOL
ANALYSE ET COMMENTAIRE DE TEXTES OU DOCUMENTS
ÉPREUVE A OPTION : ECRIT

Isabelle CABROL, Renaud MALAVIALLE

Coefficient : 3 ; Durée : 6 heures

En 2012, le nombre de candidats qui ont choisi l'épreuve d'espagnol à l'écrit a légèrement augmenté pour revenir à la situation de la session 2009 : 43 candidats étaient inscrits cette année, et 42 candidats ont composé, contre 37 inscrits – et 32 présents – en 2011 (rappelons que la session 2010 détient le record de ces quatre dernières années avec ses 54 candidats inscrits).

Pour ce qui est des résultats obtenus cette année, la moyenne des notes, de 8,67/20, est légèrement en baisse par rapport à la dernière session (9,28/20) ; l'écart type est lui aussi en très légère baisse (4,67 contre 4,85 en 2011, mais il était de 3,67 en 2010) ; quant à l'éventail des notes, il a été presque aussi large : si nous excluons les deux copies blanches, les trois copies les plus mauvaises ont obtenu 01/20, tandis que la meilleure copie se situe à 17/20 (cette note correspondant à une copie excellente, tant sur le plan de la langue que de l'analyse des documents). Il y a eu plusieurs très bonnes copies (deux 16/20), plusieurs copies de bon niveau (un 15/20, et trois 14/20), et un nombre important de copies moyennes, qui se situent entre 10/20 et 13/20 : 12 copies en tout, dans lesquelles le jury a parfois relevé des dérapages pour ce qui est de la langue et des maladresses dans la rédaction, et dans lesquelles nous avons noté que la méthodologie du commentaire de documents n'est pas toujours bien maîtrisée. Les notes comprises entre 07 et 09 sont au nombre de 10, et elles ont été attribuées à des commentaires souvent trop superficiels, rédigés dans une langue très hésitante, voire incorrecte, et qui pèchent par un manque – une absence parfois – de problématisation du sujet ; dans ces copies, nous avons remarqué que l'introduction et la conclusion sont systématiquement trop rapides et allusives (nous soulignons ici l'importance de ces deux parties du commentaire, qui doivent être longuement pensées, très structurées, et rédigées avec un soin tout particulier). Il y a eu aussi de très mauvaises copies, mais proportionnellement moins que l'année dernière : 8 candidats ont obtenu une note égale ou inférieure à 06/20. Pour ces candidats, le problème relève toujours de la compréhension

littérale des textes, de l'expression écrite en langue espagnole, et de la maîtrise du commentaire de documents, toutes trois très déficientes : le jury tient à rappeler que lorsque la note attribuée est inférieure à 06/20, il ne s'agit même plus de lacunes lexicales et grammaticales ponctuelles, mais bien d'une grande méconnaissance de la langue étrangère choisie ; il ne s'agit plus d'un flottement méthodologique, mais bien d'un mépris des sources, d'un survol des documents ou d'un recours fréquent à la paraphrase, afin de masquer un manque complet de connaissances sur le sujet posé et une absence complète d'analyse critique et de réflexion personnelle.

Pour conclure sur les résultats obtenus cette année en espagnol, nous dirons comme l'an dernier que l'écart est toujours aussi grand entre les copies bâclées et ratées, où l'analyse des textes est quasi inexistante, la connaissance de la langue espagnole balbutiante et la culture générale absente, et les bonnes et très bonnes copies, dans lesquelles le jury a pu lire avec toujours autant de plaisir des commentaires de documents menés avec un esprit critique, illustrés par des références solides en civilisation espagnole contemporaine et rédigés dans une langue bien maîtrisée.

Comme pour le sujet de 2011, les candidats étaient interrogés cette année sur l'histoire de l'Espagne contemporaine, et le groupement de textes proposés portait plus précisément sur la construction et l'évolution du discours sur la question de l'émancipation de la femme espagnole, depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à l'aube du XXI^e siècle : ce sujet diachronique sur le féminisme espagnol exigeait donc de la part des candidats de solides repères chronologiques, et un effort tout particulier de contextualisation des documents dans les différentes périodes concernées, à savoir la période révolutionnaire de « la Glorieuse », en 1868, la Seconde République de 1931, le Franquisme et, enfin, la période actuelle, avec le tout début du XXI^e siècle. Le jury attendait un minimum de connaissances sur les questions des droits et de l'émancipation des femmes, en Espagne, mais aussi une mise en perspective plus globale, avec quelques références de base sur le féminisme en France, en Scandinavie et dans les pays anglo-saxons : le combat des suffragettes pour le droit de vote des femmes au XIX^e siècle, la défense de l'éducation de la jeune fille, à la fin du XIX^e siècle et au début du siècle suivant, l'accès au monde du travail pour toutes les femmes, la défense de leur indépendance, toujours à la même période, puis, dans les années 1930 et 1940, les questions du mariage et du divorce, et enfin, plus récemment, les questions de liberté sexuelle et d'avortement, de parité et d'égalité des sexes, sont tout autant de questions à prendre en considération lorsque l'on se penche sur l'histoire du féminisme. Une lecture des quatre

documents signées par des Espagnoles à l'aune de l'évolution du mouvement féministe international permettait ainsi de mieux saisir la progression de l'Espagne par rapport au reste du monde, et de mettre en valeur les avancées des féministes espagnoles, ou, *a contrario*, les périodes de retard ou même de retour en arrière en matière de droits des femmes. Nous avons ainsi relevé avec satisfaction, dans les meilleures copies, un certain nombre de références indispensables, bien sûr l'essai existentialiste et féministe de Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe*, publié en 1949, traduit dans le monde entier et qui deviendra la *Bible du féminisme* du XX^e siècle, ou bien même les théories d'Elisabeth Badinter sur l'instinct maternel et les relations mères-filles, à travers son ouvrage récent *Le conflit*, philosophe qui se nourrit de l'œuvre de Beauvoir (« Femmes, vous lui devez tout ! », déclarera-t-elle en 1986, à la mort de celle-ci), tout en se détachant clairement du *deuxième* féminisme, celui de la différence, pour s'orienter vers un féminisme de la complémentarité. Mais que les candidats se rassurent : le jury d'espagnol ne s'attendait pas à voir *La Femme mystifiée* de Betty Friedan (1963), ni même le texte de Virginia Woolf, *Une chambre à soi* (1929), cités dans tous les commentaires ! En revanche, il espérait lire le nom de Dolores Ibárruri, *Pasionaria*, ou de Federica Montseny, pour le combat politique mené depuis le Parti Communiste ou la C.N.T., peut-être même celui de quelques romancières, Emilia Pardo Bazán, Carmen Laforet, Ana María Matute, Josefina Aldecoa ou Carmen Martín Gaité, afin d'illustrer la présence des femmes dans la république des lettres espagnoles.

Le dossier comportait donc quatre documents, publiés à quatre périodes clés de l'Histoire de l'Espagne contemporaine, et signés par trois figures représentatives de l'évolution du combat pour l'égalité des sexes en Espagne (Concepción Arenal, Clara Campoamor et Lucía Etxebarria) ; à ces trois textes, il fallait ajouter un dernier document : une voix discordante, fidèle aux positions conservatrices et traditionalistes dictées par la Phalange et l'Église, celle de Pilar Primo de Rivera, qui devait permettre aux candidats d'aborder aisément la question des droits de la femme pendant la Guerre civile et, surtout, sous le franquisme.

Le premier document était un texte signé par l'une des grands représentantes du *premier* féminisme, Concepción Arenal, et il était extrait de *La mujer del porvenir*, recueil de discours prononcés par la journaliste et romancière, à l'occasion d'un cycle de conférences sur la question de l'éducation de la femme, qui ont été publiées en 1869. Concepción Arenal, entre 1842 et 1845, a suivi des cours de droit à l'Université, travestie en homme (après George Sand, qui a lancé la mode en France, dès 1829), elle participe à la *tertulia* du café Iris, également sous des traits masculins, et s'impose peu à peu en Espagne comme une

intellectuelle et l'une des représentantes majeures du premier mouvement de défense des droits de la femme. Dans le texte extrait de *La mujer del porvenir*, Arenal dénonce l'inégalité entre les sexes : elle analyse le rôle contradictoire de la femme au sein de la famille et de la société espagnole et, lorsqu'elle dénonce les injustices dont sont victimes les femmes, elle se situe sur le plan moral, social, religieux et, surtout, légal. Même si les théories de cette féministe de la première heure seront souvent fustigées dans les années 1940, parfois dévoyées, il est clair que sa défense de l'indépendance de la femme (« *la autonomía* »), traduit un esprit ouvert et moderne pour l'époque, et fera des émules ; de la même façon, lorsqu'elle réclame le droit à l'éducation et à l'instruction des jeunes filles, à travers ses conférences, Concepción Arenal s'inscrit clairement dans la voie progressiste du *krausismo* et de la future *Institución Libre de Enseñanza*, que fondera en 1876 Francisco Giner de los Ríos, tout en restant fidèle aux valeurs du catholicisme social, et en illustrant un féminisme modéré. À l'instar des écrivains Emilia Pardo Bazán, *Fernán Caballero* (pseudonyme que prend Cecilia Bohl de Feber), ou bien encore Concepción Jimeno de Flaquer, une autre voix, moins connue, du féminisme espagnol de la fin du XIX^e siècle, Concepción Arenal ouvrira la voix au combat des *sufragistas* espagnoles qui, en 1918, fondent la *Asociación Nacional de Mujeres Españolas*, puis, en 1919, le *Consejo Feminista de España*, poursuivant ainsi le combat pour les droits civiques des femmes. De nombreuses associations féministes surgissent alors, par exemple à Barcelone (*Sociedad Progresiva Femenina* et *La Mujer del Porvenir*), ou à Valencia (la *Sociedad Concepción Arenal* et la *Liga para el Progreso de la Mujer*), tout autant de groupes qui s'inscrivent clairement dans la ligne modérée de la réflexion et de l'engagement de Concepción Arenal. À partir des années 1920, les féministes espagnoles vont ajouter à ce premier combat la demande du droit de vote des femmes : c'est le cas de l'organisation *Cruzada de Mujeres Españolas*, dirigée par la grande journaliste, traductrice et romancière Carmen de Burgos (mais retenue sans surprise par la postérité comme *la compagne* de Ramón Gómez de la Serna...). Les *sufragistas* espagnoles préparent ainsi, dès le début des années 1920, le terrain aux députés républicains qui, en 1931, finiront par accorder le droit de vote aux femmes espagnoles.

Le deuxième document permettait justement de passer de la période du premier féminisme espagnol aux avancées significatives de la Seconde République, avec le très célèbre et très virulent discours de Clara Campoamor, prononcé le 1^{er} octobre 1931 devant les députés des Cortes, dans lequel la députée du *Partido Radical* aborde l'épineuse question du droit de vote des femmes : ce texte politique n'a manifestement pas pris au dépourvu les candidats bien préparés aux épreuves du B/L, qui maîtrisaient bien les grandes questions de la

Seconde République espagnole, et qui ont su situer ce discours dans le contexte de l'époque et analyser les grands débats politiques dans lesquels ont été particulièrement impliquées trois figures célèbres de la République, les trois députés Victoria Kent, Margarita Nelken (l'auteur, en 1919, d'un ouvrage sur « La condición social de la mujer », et qui publie, en 1931 *La mujer ante las Cortes Constituyentes*), et Clara Campoamor donc, qui avait préfacé, quant à elle, l'ouvrage de María Cambrills, *El feminismo socialista*, paru en 1925. Les meilleures copies ont bien su mettre en avant les enjeux soulevés par Clara Campoamor dans son discours : elle s'adresse aux députés des Cortes, afin de les mettre en garde contre une « erreur politique et historique » ; Campoamor prend le contrepied d'un argument défendu par ses consœurs Margarita Nelken et Victoria Kent, qui redoutaient le vote conservateur des femmes (trop souvent influencées par l'Église), et se montraient donc réticente à l'obtention de nouveaux droits, pour de « mauvaises raisons », contraires à leurs convictions égalitaires et émancipatrices. En revanche, Clara Campoamor se pose dans son discours en défenseur farouche du droit de vote des femmes, au nom du principe d'égalité universelle entre les hommes et les femmes. Selon elle, les Espagnoles ne sont pas plus rétrogrades que les Espagnols, elles sont aussi instruites quand on leur en donne les moyens (elle prend pour exemple le taux d'analphabétisme qui a baissé chez les femmes entre 1860 et 1910, alors qu'il a augmenté chez les hommes), et elle souligne le rôle des femmes dans l'édification de la République, avant d'appeler non sans lyrisme les députés à retrouver la raison : « *La mujer española espera hoy de la República la redención suya y la redención de su hijo* ». Les thèses *sufragistas* que Clara Campoamor défend ici finiront par remporter 161 voix, face à 121 députés qui se prononceront contre. L'Espagne qui, au XIX^e siècle, accusait un retard considérable en matière d'égalité des sexes, passe alors sur le devant de la scène internationale ; elle passe surtout devant la France, qui attendra 1944 pour accorder aux femmes le même droit de vote, qu'elles commenceront à exercer seulement en 1945, pour des élections municipales. Mais les progrès significatifs apportés par la Constitution républicaine de 1931, tels que le droit de vote des femmes, ou bien encore la loi sur le mariage civil ou sur le divorce, en 1932, seront contrecarrés par la dictature franquiste : les lois de la République seront abrogées, dès 1939, et c'est un « nouveau modèle de femme », ultra conservateur, qui va être imposé par le nouveau régime en place. C'est sur ce revirement que le document suivant invitait les candidats à s'interroger.

En effet, le troisième texte du dossier était signé par Pilar Primo de Rivera, la sœur d'Antonio Primo de Rivera – et dans le fond, peu importe que les candidats se soient trompés sur les liens entre Pilar et Antonio Primo de Rivera, le plus important pour le jury étant bien

sûr qu'ils aient su établir le lien idéologique entre le personnage dont il fallait commenter le texte et le fondateur de la Phalange. Le troisième document était donc un fragment des mémoires de Pilar Primo de Rivera (*Recuerdos de una vida*, 1983), et elle évoquait le rôle de la *Sección Femenina de la Falange*, fixé par elle-même dans une circulaire datant de 1939 : elle revient ici sur le fonctionnement des services « *Auxilio Social* » et « *Servicio social de la mujer* », créés sur le modèle, précise-t-elle, de l'organisation du Parti National Socialiste en Allemagne. Pilar Primo de Rivera met en avant l'importance de la *Sección Femenina* dans la libération de la femme espagnole (sic !), et dans la défense de ses droits, bien avant, selon elle, la fin du Franquisme et la Transition. Le jury attendait des candidats une grande distance et un esprit critique, surtout face à un tel texte qui ne tarit pas d'éloge sur l'esprit du national-syndicalisme : bien plus qu'un cours sur l'histoire du franquisme, nous attendions là une analyse pertinente du discours sur la question des femmes par la représentante officielle du *Movimiento católico*. Contrairement à ce qu'affirme la fondatrice de la *Sección Femenina*, le franquisme a bel et bien tout mis en œuvre pour saper les acquis de la République, et la *Sección Femenina* a précisément été l'un des instruments les plus efficaces pour soumettre la femme à l'homme : enfermée dans son rôle d'épouse et de gardienne du foyer, entièrement vouée à la maternité et privée de connaissance, la nouvelle femme espagnole sous le franquisme doit être à nouveau fidèle à l'image de « *el ángel del hogar* ». La *Sección femenina* régente tout de la vie des femmes, et les revues *Y, revista para la mujer* et *Consigna, revista pedagógica de la Sección Femenina*, vont constituer en ce sens de solides outils de propagande : l'infériorité de la femme n'est pas à démontrer, elle est d'origine divine. L'interprétation partisane du rôle de la Phalange et de l'Église catholique dans une supposée émancipation de la femme espagnole à laquelle se livre ici Pilar Primo de Rivera nous offre l'occasion de faire un petit rappel : nous ne saurions que trop recommander aux futurs candidats de ne pas prendre pour argent comptant toutes les affirmations et démonstrations que comportent les documents du dossier...

Tout naturellement, le quatrième et dernier document permettait d'aborder la question du droit des femmes dans l'Espagne actuelle : il s'agissait d'un extrait de *La Eva futura (Cómo seremos las mujeres del siglo XXI y en qué mundo nos tocará vivir)*, essai publié en 2001, par la très controversée Lucía Etxebarria. Là encore, le jury a pu constater avec plaisir qu'une bonne moitié des candidats connaissait la figure tapageuse et médiatique, dont les romans *Amor, curiosidad, prozac y dudas* (1997) ou *Beatriz y los cuerpos celestes* (1998), ont été des *best-sellers* traduits dans le monde entier, notamment en France, ce dernier roman ayant d'ailleurs valu à son auteur le très prestigieux *Premio Nadal*. Les deux extraits

de *La Eva futura* permettaient d'envisager une analyse de la *troisième vague* du féminisme, et donc de comparer celle-ci avec les premières étapes du mouvement, illustrées dans le dossier par les deux premiers textes de Concepción Arenal et Clara Campoamor : en somme, ce texte invitait le candidat à réfléchir au cheminement qui a conduit les intellectuelles espagnoles de *La mujer del porvenir* à *La Eva futura*, entre 1869 et 2001. Dans son essai féministe, Lucía Etxebarria met en exergue l'évolution de la défense des droits de la femme, en reprenant à son compte les thèses fondamentales de Simone de Beauvoir sur l'égalité des sexes, la question du mariage, de la maternité et de l'avortement, de la liberté sexuelle en général, de l'homosexualité et de la bisexualité en particulier ; elle va cependant plus loin, changement d'époque oblige, et rejoint le dernier courant féministe lorsqu'elle remet en question la notion de genre. Lucía Etxebarria aborde ensuite, dans un autre chapitre de son essai *La Eva futura*, et dans une perspective plus sociologique, un fait de société actuel : dans « La otra cara de la Barbie », elle analyse la question de l'hyper-sexualisation des jeunes filles, qui induirait l'anorexie chez les adolescentes de notre époque. Elle le fait dans un style bien à elle, avec une bonne dose d'humour et de provocation, mais toujours en dénonçant ce qui, à ses yeux, représente une entrave à l'émancipation des femmes : « *En 1999 Barbie cumplió cuarenta años. (Hay que reconocer que no los apunta). Yo que no soy demasiado amiga de la señorita...* ».

Le sujet 2012 était vaste : il couvrait plus d'un siècle de prises de position sur la place de la femme dans la société espagnole, et comprenait des documents fort différents – conférences philosophiques, discours politique, mémoires, essai-manifeste –, publiés entre 1869 et 2001. Les textes, dans leur diversité, permettaient d'appréhender la question du féminisme espagnol sous un angle historique, philosophique, idéologique et même sociologique. Le jury n'attendait pas, cela va de soi, une lecture de spécialiste sur le combat féministe et sur l'évolution des droits de la femme ; pour autant, le candidat ne devait pas se contenter d'un simple déballage de généralités sur la question des femmes. Une lecture pertinente et contextualisée des documents, un esprit critique, de bonnes connaissances de culture générale et sur l'actualité hispano-américaine, tels sont les prérequis pour bien réussir cette épreuve.

Par exemple, nous avons salué les efforts dont ont fait preuve certains candidats pour situer le sujet, dès l'introduction du commentaire, dans l'actualité récente de l'Espagne : la référence à la *Ley Orgánica contra la Violencia de Género*, de 2004, était la bienvenue, ou bien l'allusion, en conclusion, à la série d'articles qui ont été publiés au moment des dernières élections législatives, tels que, « A las más jóvenes », une tribune publiée par Carmen

Alborch et Elena Arnedo, le 12 novembre 2011, à la veille du scrutin (dans leur manifeste, les auteurs mettaient en garde la nouvelle génération contre la politique du *Partido Popular*, pour ce qui est des droits des femmes espagnoles, en général, et, en particulier, en matière de droit du travail des femmes, de violence conjugale, d'avortement, etc.). Le jury a également apprécié les références littéraires et culturelles, dans plusieurs bonnes copies : par exemple, le travail d'enquête sur les femmes victimes du Franquisme mené par Dulce Chacón dans son roman *La voz dormida*, qui a reçu en Espagne le prix du livre de l'année 2003, décerné par les libraires espagnols (*Libro del Año 2003*), a été mentionné fort à propos par plusieurs candidats. De la même façon, une comparaison entre la situation actuelle en Espagne et en Amérique latine – la présence de plusieurs femmes au plus hautes fonctions de l'État en Argentine et au Chili, au Brésil ou au Costa Rica, la question de l'avortement au Mexique –, a souvent été proposée dans les copies, et cette initiative a été très bien accueillie par le jury, ce qui nous conforte dans l'idée que jeter des ponts entre la Péninsule ibérique et le continent américain offre toujours une perspective intéressante. Enfin, nous terminerons en rappelant une question de méthode : les candidats doivent exploiter davantage les textes, en analysant les sources dans lesquelles sont publiés les documents, en interprétant la nature et la tonalité des textes, en commentant avec esprit critique le parti pris de leurs auteurs ; les informations sur la question à traiter y sont nombreuses, et une bonne lecture leur permet de relever les mots clés (« *femenino* », par exemple, pour ne citer qu'un mot souvent écorché dans les copies de cette session), et de repérer les concepts et les dates indispensables (les différents courants féministes étaient ainsi analysés par Lucía Etxebarria, et la Journée Internationale de la Femme, le 8 mars, était mentionnée, toujours dans *La Eva futura*). Ce dernier rappel méthodologique vise à encourager les futurs candidats dans la préparation de cette épreuve, à les inciter à appréhender le plus sereinement possible le commentaire de documents en espagnol, le jour du concours, quels que soient le sujet et la période, et, enfin, faut-il le rappeler, à ne pas faire d'impasse sur l'un des deux domaines, monde latino-américain ou ibérique.